



## Revue des études slaves

LXXXVII-3-4 | 2016

Chroniques et enluminures au temps des premiers tsars

---

### Ce que cache un nom : les ethnonymes slaves dans *Le Nouveau Larousse illustré* (1898-1904)

*What lies beneath a name: slavic ethnonyms in Le Nouveau Larousse illustré (1898-1904)*

Cécile Gauthier

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/985>

DOI : 10.4000/res.985

ISSN : 2117-718X

#### Éditeur

Institut d'études slaves

#### Édition imprimée

Date de publication : 6 décembre 2016

Pagination : 471-484

ISBN : 978720405495

ISSN : 0080-2557

#### Référence électronique

Cécile Gauthier, « Ce que cache un nom : les ethnonymes slaves dans *Le Nouveau Larousse illustré* (1898-1904) », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVII-3-4 | 2016, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 15 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/res/985> ; DOI : 10.4000/res.985

---

**CE QUE CACHE UN NOM : LES ETHNONYMES SLAVES  
DANS LE NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ (1898-1904)**

PAR

Cécile GAUTHIER

*Université de Reims Champagne-Ardenne – CRIMEL*

Loin d'être des lieux d'élaboration et/ou d'enregistrement d'un savoir neutre, objectif, hors de tout soupçon, les dictionnaires et encyclopédies sont révélateurs d'un état de la science à une date donnée, mais aussi des croyances partagées, qui caractérisent, à des degrés divers, une société donnée. Aussi les corpus lexicographiques sont-ils sous-tendus par des discours que l'étude de certains mots est plus propice que d'autres à mettre en lumière. C'est le cas notamment des articles consacrés aux ethnonymes, ou noms de « peuple », qui dessinent les contours du savoir détenu sur ce peuple, son histoire, sa langue, mais permettent surtout de mettre en évidence les processus de construction identitaire de cette communauté, ainsi que, par un jeu de miroir et de projections, ceux de la société à laquelle appartient le lexicographe.

Nous nous proposons ici d'effectuer un parcours à travers les différents articles consacrés aux « Slaves » dans *Le Nouveau Larousse illustré. Dictionnaire universel encyclopédique*, dans lequel se trouve poursuivie, au tournant du siècle, l'entreprise lancée par Pierre Larousse avec son célèbre *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*. Immense succès éditorial, *Le Nouveau Larousse illustré* est constitué de sept volumes, publiés de 1898 à 1904, complétés par un supplément en 1907. Claude Augé, qui dirige cette publication, affiche dans la préface un souci d'« impartialité », révélant une conscience claire de ce que le dictionnaire tend aisément à devenir terrain de combat, lieu d'une politisation du savoir, et ce, sans doute, de façon d'autant plus aiguë que le contexte européen se prête, en cette « fin de siècle », aux crispations nationalistes :

[...] nous considérons cette encyclopédie non comme une machine de guerre, non comme une œuvre de polémique, mais comme un exposé de faits et d'idées. Résolu à l'impartialité, nous avons donc choisi nos collaborateurs sans distinction d'opinion, de parti, de confession, n'ayant en vue que leur compétence<sup>1</sup>.

Une telle profession d'objectivité à l'orée du dictionnaire nous incite à d'autant plus d'attention pour repérer ce qui, n'étant perçu à l'époque que comme « un exposé de faits et d'idées », relève peut-être de l'idéologie<sup>2</sup>. Nous allons donc dresser un tableau des représentations des « Slaves » à travers une analyse des articles consacrés aux différents ethnonymes slaves, c'est-à-dire en adoptant méthodologiquement l'angle d'étude de la « nomination », le geste de nommer, afin de déterminer ce qui se cache derrière un nom et son emploi. Les travaux de Patrick Sériot<sup>3</sup> ont mis en évidence la façon dont les noms sont susceptibles de bouger, révélant le caractère fluctuant des identités. Les problématiques linguistiques jouent sur ce point un rôle crucial puisque le nom de la langue et celui du peuple tendent à se recouvrir, cristallisant des enjeux politiques, à partir du moment où la nomination devient instrument de création d'ontologie, susceptible de déplacer des frontières.

L'examen des ethnonymes slaves nous permettra donc de présenter une synthèse des discours sur la supposée « race slave », constituée d'une multitude de « peuples » ou « nationalités ». Ces discours sont traversés par toutes sortes de stéréotypes qui tirent l'objet du savoir vers un univers de fiction, d'imaginaire, suscité en particulier par le vertige des nominations sans fin et sans contour stable qui caractérise cette « grande famille slave », et qui met à jour une tension permanente entre unité et pluralité, homogénéité (voire fantasme de pureté), et constat du divers.

Le nom « slave », sous sa forme « slavus/sclavus » en latin médiéval, aurait été utilisé pour désigner un peuple ou ensemble de peuplades parlant une même langue. Ce nom est attesté dans les sources historiques (dans l'*Histoire des Goths*

1. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome premier, « Préface », Paris, Larousse.

2. La notion d'idéologie présente des acceptions très diverses. Selon l'approche marxiste, elle renvoie à un système de valeurs cohérent qui sert les intérêts d'un groupe minoritaire et dominant, et contribue à maintenir dans la sujétion la classe dominée, qui intériorise ces pensées de la classe dominante. Dans quelle mesure une entreprise encyclopédique, et celle-ci en particulier, peut-elle être mise au service des intérêts de ce groupe dominant, et, pour le cas qui nous intéresse, comment pourrait-on définir ce groupe ? La question est trop complexe pour pouvoir être tranchée avec suffisamment de précision dans les limites imparties, mais il nous semble néanmoins possible de parler d'« idéologie », au sens, plus extensif mais également politique, de doctrine faisant autorité, de mode de pensée communément partagé dans une société donnée, et ce pour qualifier la référence aussi bien à la race qu'à la nation qui sous-tend le discours sur les différentes cultures slaves à l'orée du xx<sup>e</sup> siècle.

3. Les premiers travaux de Patrick Sériot portaient sur l'analyse du discours politique en Union soviétique, puis se sont élargis à l'Europe centrale et orientale (on peut citer notamment *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, PUF, 1999), avec la permanence d'un questionnement sur la construction politique d'une identité à travers une instrumentalisation des enjeux linguistiques. Un certain nombre d'articles sur ce sujet ont été rassemblés en un ouvrage intitulé *les langues ne sont pas des choses. Discours sur la langue et souffrance identitaire en Europe centrale et orientale*, Paris, Éditions Pétra, coll. « Sociétés et cultures post-soviétiques en mouvement », 2010.

de Jordanès) depuis le VI<sup>e</sup> siècle après J-C, mais d'autres noms pouvaient être utilisés auparavant, notamment celui des Venetes (*Veneti*, en latin). Le référent tend à se perdre dans le passé lointain et hypothétique des migrations des peuples. Le caractère incertain des racines du nom est clairement mentionné dans *Le Nouveau Larousse illustré* :

L'origine du nom des Slaves est inconnue ; elle se rattache à une racine *slav*, qui veut dire *gloire* ou *parole* et qui se rencontre dans un grand nombre de noms propres : Jaroslav, Mstislav, Boleslav, etc. Les anciennes chroniques signalent des peuplades ou tribus qui portaient ce nom ; mais il n'était pas celui de la race tout entière ; il lui a été donné par les étrangers, les Latins, les Germains<sup>4</sup>.

Dans la langue française, c'est le nom « esclavon » qui, dans la durée, a connu la plus grande fortune, mais le nom « slave » a fait sa réapparition en un usage contemporain, dans les dictionnaires et encyclopédies des années 1830<sup>5</sup>. Dans *Le Nouveau Larousse illustré*, « Slave » est défini comme « individu d'une race particulière, qui habite le nord et l'est de l'Europe ». « L'histoire de la race slave se confond nécessairement avec celle des peuples qui la composent », précise l'auteur de l'article, le célèbre slaviste Louis Leger<sup>6</sup>, renvoyant le lecteur aux articles suivants : Russie, Pologne, Bohême, Bulgarie, Serbie, Monténégro. On peut ajouter à ces noms de pays, ou de territoires, un certain nombre d'entrées de dictionnaire consacrées aux noms de peuples. Outre ceux déjà nommés (« Bohémien », « Bulgare », « Monténégrin », « Polonais », « Russe », « Serbe »), on relève les entrées suivantes, où le nom est tantôt au singulier tantôt au pluriel : « Croate », « Cassoubes » (qui devient « Kachoubes » dans le Supplément), « Ruthènes ou Petits-Russes ou Petits-Russiens », « Slovaque », « Slovène », « Sorabes », « Tchèques », « Ukranien » [*sic*] et « Yougo-Slaves ou Jougo-Slaves ». L'énumération n'est pas aussi détaillée dans les éditions contemporaines du *Petit Larousse illustré* (1906), mais la pluralité de la « race » figure, du fait

4. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, article « Slave », rédigé par Louis Leger, p. 719, 2<sup>e</sup> colonne, pour cette citation et les suivantes. Il semble que la partie de l'article consacrée à la linguistique ait été rédigée par Maurice Enoch, présenté dans la liste des contributeurs comme « agrégé des lettres, professeur de rhétorique au lycée de Rochefort ». On relève en effet à la fin du volume, dans la liste des principaux articles contenus dans le septième volume, l'indication suivante : « Slave, par M. Louis LEGER ; (Linguist.), par M. Maurice ENOCH ». Les citations retenues dans notre article, tirées des développements sur l'ethnologie et l'histoire, doivent apparemment être attribuées à Louis Leger.

5. Pour une étude plus détaillée de cette résurgence du nom dans les dictionnaires des années 1830, nous nous permettons de renvoyer au livre tiré de notre thèse : *L'imaginaire du mot « slave » dans les langues française et allemande, entre dictionnaires et romans*, Paris, Éditions Petra, collection « Sociétés et cultures postsoviétiques en mouvement », 2015, et plus particulièrement aux pages 142 *sqq.*

6. Louis Leger (1843-1923) est considéré comme le véritable fondateur de la slavistique française. Ce polyglotte occupa la Chaire de langue et littérature slaves au Collège de France de 1885 à 1923, et fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Étant donné cette position éminente, il n'est pas étonnant qu'il ait été sollicité, en tant que figure d'autorité (il est également auteur de l'article « Panslavisme » dans La Grande Encyclopédie (1885-1902) de Marcelin Berthelot), pour rédiger certains articles sur les cultures slaves dans *le Nouveau Larousse illustré*. Cela semble indiquer que le dictionnaire se voulait un reflet de l'état de la science contemporaine et, sans doute, reconnue institutionnellement. Il n'est pas anodin que l'analyse des rapports entre les Slaves et les Allemands ait occupé une place importante dans ses travaux de slavistique.

d'un découpage en « trois grands groupes » : les « Slaves occidentaux » (en Russie, Prusse et Autriche), les « Slaves orientaux ou Russes », et les « Slaves méridionaux ou Iougo-Slaves ».

Il est à noter que le nom « slave » désigne tout autant l'« individu » que la « langue parlée par les peuples de race slave ». Cette « langue » indo-européenne, mentionnée en un surprenant singulier (« le slave »), se décline ensuite en une multitude de langues ou de « dialectes », mais la proximité des idiomes, considérée comme génératrice d'une communauté linguistique, est présentée comme étant le fondement de la « race », clé de voûte de la construction du savoir au XIX<sup>e</sup> siècle. On sait la place centrale occupée par la langue, dans le moment historique du Printemps des peuples, situé dans le sillage des romantismes qui tendent à sacraliser ce qu'on pourrait appeler la langue « maternelle-nationale<sup>7</sup> ». Mais il faut rappeler que la langue, qui est au cœur des préoccupations des savants depuis l'essor, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, de la grammaire comparée, peut se voir présentée également comme un des éléments susceptibles de définir la « race », soumise donc à une approche naturaliste, biologique. Renan, qui, dans son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* publiée en 1855, superpose race, esprit et langue<sup>8</sup>, est souvent rendu responsable (ainsi par Edward W. Said) des errances de la philologie, qui tend à une confusion dangereuse entre linguistique et anthropologie – on connaît, en effet, la postérité du couple aryen/sémite. Marc Crépon propose pour sa part une autre lecture de l'œuvre de Renan, soulignant la diversité des acceptions du mot « race » sous la plume de ce dernier, qui expliquerait certains de ses paradoxes<sup>9</sup>. Dans une conférence prononcée en Sorbonne en 1878<sup>10</sup>, Renan lui-même, visiblement conscient de ces flottements terminologiques, affirme que la race linguistique doit absolument être distinguée de la race anthropologique, dans la mesure où l'une relève de l'histoire linguistique, et l'autre de l'histoire naturelle, qu'il importe de ne pas confondre. Il n'est ainsi pas possible, selon lui, de remonter d'une commune appartenance linguistique à une « communauté de races ». Il est vrai que cette conférence intervient d'une part après la défaite contre la Prusse, qui repose de façon douloureuse, pour l'Alsace, l'articulation supposément « naturelle » entre langue et communauté nationale, et, d'autre part, dans

7. Nous renvoyons à la très précieuse anthologie de textes rassemblés par Dariusz Adamski, Pierre Caussat et Marc Crépon sous le titre *La Langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle)*, Liège, Mardaga, 1996.

8. Voir sur ce sujet l'ouvrage de Léon Poliakov, *le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Bruxelles, Éditions Complexes, 1987 [1971] ainsi que les travaux de Maurice Olender, notamment *les Langues du paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard/le Seuil, 2002, [1989].

9. Voir l'article « Entre anthropologie et linguistique, la géographie des langues. Notes sur le parcours d'Ernest Renan », in *le Malin génie des langues. (Nietzsche, Heidegger, Rosenzweig)*, Paris, Vrin, 2000, p. 115-129.

10. On peut lire le texte de cette conférence intitulée « Des services rendus aux sciences historiques par la philologie » (1878) dans *les Mélanges religieux et historiques, Œuvres complètes de Ernest Renan*, t. VIII, édition définitive établie par Henriette Psichari, Paris, Calmann-Lévy, 1958, p. 1213-1232.

un contexte où le débat s'est durci, du fait des échos rencontrés par *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-55) de Gobineau, et de la fondation de la Société, de l'École et de la *Revue d'anthropologie* par Broca, qui promeut les méthodes de la craniométrie. La mise au point voulue par Renan révèle bien que ce débat entre science du langage et anthropologie est au cœur des discussions en cette fin de siècle<sup>11</sup>. Le recours à ce terme de « race » dans la définition des Slaves n'est donc pas surprenant. Le constat de la diversité s'impose cependant dès les premières lignes de l'article dans *Le Nouveau Larousse illustré* :

Au point de vue anthropologique, les Slaves appartiennent à la race indo-européenne, mais ils ne représentent pas un type unique ; ils vivent sous des climats très divers ; ils ont été croisés avec les races voisines : les Russes avec les Finnois et les Tatars, les Tchèques avec les Allemands, les Bulgares avec des Touraniens, les Serbes avec des Grecs ou des Albanais. C'est peut-être dans la Petite-Russie et chez les Serbo-Croates que se trouve le type le mieux conservé du Slave. Les brachycéphales dominent chez les Slaves : le teint et les cheveux, clairs chez les Slaves du Nord, sont plutôt bruns chez les Slaves méridionaux<sup>12</sup>.

Nous reviendrons plus en détail sur cette tension permanente entre pureté du « type » et croisements raciaux, qui rend patente d'emblée l'existence d'échanges entre ces peuples voisins, ainsi que son corollaire historique : la lutte de certains pour affirmer une identité propre face à d'autres groupes dominants. La condition des Slaves à travers les âges est ainsi présentée comme celle d'un combat incessant pour lutter contre des tentatives d'asservissement, à tel point que, selon Louis Leger, leur nom même s'en serait trouvé stigmatisé :

Par suite des guerres avec les Allemands au Moyen Âge, le nom des *Slaves* prisonniers a donné le mot esclave, qui, dans la langue française, a remplacé celui de « serf ».

Les débats étymologiques, on le sait, sont difficiles à trancher<sup>13</sup>, mais le plus remarquable ici réside en ce que le coupable désigné se trouve être l'ennemi national allemand, ce qui, dans un jeu de transferts culturels triangulaires, érige

11. Sur ces rapports entre linguistique et anthropologie, on pourra également consulter le cinquième chapitre de *l'Histoire des idées linguistiques*, t. 3, sous la direction de Sylvain Auroux, Bruxelles, Mardaga, 2000, p. 263-329 et *Histoire, épistémologie, langage*, t. 29, 2007, fascicule II, « Le naturalisme linguistique et ses désordres », sous la direction de Sylvain Auroux, 2007, ou encore les travaux de Céline Trautmann-Waller, relatifs à l'Allemagne.

12. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, article « Slave », rédigé par Louis Leger, p. 719, 2<sup>e</sup> colonne, pour cette citation et la suivante.

13. Pour ce qui est du lien, encore débattu, qui unirait les mots « slave » et « esclave » dans les langues d'Europe occidentale, on peut résumer les choses ainsi : le mot « esclave » serait issu du nom des Slaves (slavus/sclavus), dont un certain nombre avait été réduits en esclavage durant le haut Moyen Âge. Il y aurait donc eu évolution de l'ethnonyme au statut social et juridique, le mot ayant été scindé progressivement en deux formes distinctes morphologiquement. Le phénomène sémantique semble clair en apparence, mais le sens de chaque mot ne s'est pas si rapidement départi du sens de l'autre, conduisant à une immixtion des deux, source de confusion. Pour plus de détails, nous renvoyons aux pages 55 à 64, dans *l'Imaginaire du mot « slave »...*, *op. cit.*

le mot « slave » en preuve à charge contre le pangermanisme contemporain. Cette thèse sera encore plus vigoureusement défendue par Louis Leger dans une petite brochure intitulée *les Lutttes séculaires des Germains et des Slaves*<sup>14</sup> publiée en 1916, donc en pleine guerre : il s'y réclame de Renan pour affirmer que « ce sont les Allemands qui ont fait du nom slave le synonyme d'esclave<sup>15</sup> ».

La lutte des Slaves pour l'existence se serait illustrée tout spécialement dans les enjeux linguistiques, ce qu'illustre le déséquilibre opposant, jusqu'aux Renaissances nationales à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une part les langues des salons ou du savoir telles que le français, le latin, et, dans une moindre mesure, l'allemand, et, d'autre part, les langues slaves considérées comme langues des « chaumières », mineures, voire (et non sans exagération) mourantes ou déjà mortes. Il en irait ainsi du tchèque, dont Haumant<sup>16</sup> écrit que les éveilleurs nationaux, lorsqu'ils en recueillaient « les formes », n'imaginaient pas faire « autre chose que l'inventaire d'un passé à jamais disparu » :

Son histoire se confond avec celle de la nationalité tchèque : aux époques où celle-ci a été abaissée, la langue tchèque n'a subsisté que grâce au petit peuple des villes et des campagnes. Elle est redevenue, en ce siècle, une langue littéraire parlée par 8 millions et demi de Tchèques de Bohême, 2 millions de Moraves, et aussi, à quelques particularités près, par 3 millions de Slovaques de Hongrie. La loi et les mœurs lui font une place chaque jour plus grande, et rien ne présage sa disparition, si souvent escomptée par les Allemands<sup>17</sup>.

L'accession, cruciale, de la langue au statut de « langue littéraire », va de pair avec l'émergence des littératures nationales, conformément à l'idée romantique selon laquelle l'âme du peuple, poète par nature, s'exprimerait spontanément dans la langue maternelle, nationale. Elles éloignent le spectre de l'imitation, lieu commun du discours esthétique. Dans cette citation, une fois de plus, la menace présentée comme pesant sur les Slaves de Bohême est d'origine germanique, ce qui fait écho au courant historiographique prédominant du nationalisme tchèque, qui interprète les évolutions du territoire centre-européen en fonction d'une grille de lecture univoque : la rivalité ancestrale slavo-germanique. Mais la domination étrangère peut prendre ailleurs d'autres visages :

Cette histoire [des Slaves] est celle d'une longue lutte pour l'existence, lutte dans laquelle certains peuples slaves ont définitivement succombé. Ainsi, les Slaves de l'Elbe et de la Baltique ont disparu pour faire place à l'État prussien. L'Allemagne s'efforce encore aujourd'hui d'anéantir une partie du peuple polonais. En Hongrie, les Slovaques, les Ruthènes ou Petits-Russes, les Serbes

14. Louis Leger, *les Lutttes séculaires des Germains et des Slaves*, Paris, Jean Maisonneuve et fils éditeurs, 1916. Leger y analyse la guerre en cours comme une « guerre de races », p. 9.

15. *Ibid.*, p. 71.

16. Émile Haumant fut professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lille, premier titulaire de la chaire de langue et littérature russes fondée à Lille en 1892.

17. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome deuxième, article « Bohême », rédigé par E. Haumant, p. 134, 2<sup>e</sup> colonne.



sont menacés de leur côté par les Hongrois, qui ont entrepris de les magyariser. Les Serbo-Croates de la Dalmatie, naguère soumis à Venise, sont exposés aux convoitises des irrédentistes italiens, les Bulgares de Macédoine à celles des irrédentistes grecs<sup>18</sup>.

On remarque l'absence de mention d'un possible impérialisme russe – donc slave. Louis Leger termine, en effet, le paragraphe en ces termes :

Ces circonstances expliquent pourquoi un certain nombre de Slaves, ceux qu'on appelle à tort les panslavistes, se tournent vers la Russie, dans laquelle ils voient la protectrice naturelle de leur nationalité.

En ces temps de renforcement de l'alliance franco-russe et de crispation des tensions franco-allemandes, Louis Leger s'efforce de justifier l'assistance cherchée par certains Slaves centre- et sud-européens auprès des Russes, tout en les dédouanant de l'étiquette suspecte de « panslavisme », sans doute perçue comme trop proche du pangermanisme.

Si l'on en revient à la profession d'impartialité de la préface, force est donc de reconnaître que l'écriture lexicographique du *Nouveau Larousse illustré* n'échappe pas à son époque. Mais elle se veut plus mesurée : on n'y retrouve pas le ton singulier et inventif caractéristique du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, par exemple dans cet emploi d'une métaphore militaire pour évoquer la Croatie, rempart historique de l'Autriche contre la menace turque :

La population croate, d'origine serbe, mélangée d'Allemands et de Hongrois, de juifs et de Bohémiens, a toute la physionomie d'une armée arrêtée dans sa marche<sup>19</sup>.

ou encore dans cette insertion de citation tirant l'article de dictionnaire vers un folklore ethnographique à visée satirique :

*Les MONTENEGRINS professent la religion grecque, mais ils sont peu dévots ; leurs prêtres sont grossiers et se trouvent plus souvent chez le débitant d'eau-de-vie qu'à l'église.* (E. d'Arnoult.<sup>20</sup>)

Néanmoins, et sans surprise, on retrouve aussi dans *Le Nouveau Larousse illustré* des énoncés stéréotypés, ce que signale l'emploi des déterminations à valeur générale, comme « les Slaves/les Bulgares/etc... », voire « le Slave/le Serbe... », syntagme pour lesquels la saisie est encore plus restreinte. La psychologie des peuples, en vogue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, repose sur la croyance en un déterminisme qui est aussi aux fondements de l'idéologie raciale. On relève ainsi, en cet âge d'essor du savoir anthropologique, un intérêt particulier pour

18. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, article « Slave »...

19. *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Tome cinquième, 1869, article « Croatie » (rédacteur non précisé), p. 559, 1<sup>re</sup> colonne.

20. *Ibid.*, Tome onzième, 1<sup>re</sup> partie, 1874, article « Monténégrin », rédigé par Georges Treffel, p. 499, 3<sup>e</sup> colonne.



l'évocation et la description détaillée des traits physiques censés caractériser un peuple, ou du moins ses représentants les plus « purs » :

Les Slovaques ont un type physique fort intéressant ; leurs costumes sont pittoresques ; leur musique et leurs danses ont beaucoup de caractère<sup>21</sup>.

Les habitants de la Bohême se distinguent des Allemands du Nord par leur taille moyenne et souvent petite, par leurs cheveux bruns, leurs yeux foncés, la douceur de leurs mœurs et leurs instincts artistiques<sup>22</sup>.

Les vrais Serbes sont des Slaves originaires de la Galicie, qui se sont établis en Serbie au commencement du VII<sup>e</sup> siècle. (V. Serbie). Grands, vigoureux, ils ont des traits réguliers et un peu durs, un nez droit ou aquilin et des pommettes un peu saillantes. Leurs cheveux sont le plus souvent blonds ou châtain. Le Serbe a l'intelligence vive et montre des dispositions particulières pour le chant et la musique<sup>23</sup>.

On décèle dans ces évocations la tentative de développer un savoir qui serait exhaustif sur l'homme conçu comme totalité, les traits physiques et psychologiques se déterminant réciproquement, encourageant une lisibilité des types humains figés dans leurs caractéristiques nationales et raciales. L'identification du stéréotype n'est cependant pas toujours si aisée, celui-ci pouvant être inscrit en filigrane tout au long du développement. C'est le cas dans l'article consacré à la Pologne où se dessine une isotopie du désordre qui renvoie à un cliché également présent dans la langue allemande (« die polnische Wirtschaft ») et associant insidieusement les désastres historiques à l'anarchie qui serait propre au caractère national polonais. Un « savoir » est donc censé être impliqué dans le nom, selon un procédé de circularité liant le mot et le discours stéréotypé qui le sous-tend. Le geste de nomination reviendrait à faire émerger, explicitement ou dans l'imaginaire, tout ce contenu supposément immuable. Or le nom s'avère ambigu : gage de stabilité, il révèle pourtant la dispersion. Des logiques centrifuges et centripètes se confrontent en lui. Loin de permettre une saisie définitive, ce repère qu'il est censé être peut finalement devenir le plus trompeur des signes.

La lecture des encyclopédies du XIX<sup>e</sup> siècle rend criante l'historicité, partant la variabilité, des nominations, susceptibles de susciter un vertige chez le lecteur égaré. Qui sont par exemple les Bohémiens ? Les « personne[s] née[s] en Bohême, ou qui habit[ent] ce pays », et « se distinguent des Allemands du Nord par leur taille moyenne et souvent petite, par leurs cheveux bruns, leurs yeux foncés, la douceur de leurs mœurs et leurs instincts artistiques » ? Ou bien une « race singulière » de « vagabonds que l'on croyait originaires de la Bohême, et qui parcouraient les villes et les campagnes en disant la bonne aventure, le plus souvent en mendiant, et même en volant<sup>24</sup> » ? La confusion

21. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, 1<sup>re</sup> partie, article « Slovaques » (rédacteur non précisé), p. 720, 3<sup>e</sup> colonne.

22. *Ibid.*, Tome deuxième, article « Bohémien », rédigé par E. Haumant, p. 135, 1<sup>re</sup> colonne.

23. *Ibid.*, Tome septième, 1<sup>re</sup> partie, article « Serbe » (rédacteur Louis Leger?), p. 653, 2<sup>e</sup> colonne.

24. *Ibid.*, Tome deuxième, article « Bohémien », rédigé par E. Haumant, p. 135, 1<sup>re</sup> colonne.

est d'autant plus grande que cette « race vagabonde » ne serait finalement pas si lointaine de la première, dont elle est censée « posséd[er] à peu près les mêmes caractères ethnographiques » – affirmation qui peut surprendre, mais où l'on retrouve la croyance dans une nature orientale des Slaves. Les Bulgares sont pour leur part qualifiés de « Yougo-Slaves ou Jougo-Slaves, nom donné à l'ensemble des Slaves du Sud (Bulgares, Serbes, Croates) », nomination qui a connu au <sup>xx</sup> siècle, mais sans inclure les Bulgares, la fortune que l'on sait, avant de disparaître dans sa désignation d'une nation politique. C'est la même chose pour les « Tchécoslovaques », nation inexistante à l'époque, et évanouie de nouveau. On peut également évoquer l'existence du doublet « Tchèques » et « Bohémiens » : outre la complexité de ses implications politiques, il engendre une confusion, redoublée lorsque les Tchèques (« nom que se donnent en leur langue les habitants slaves de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie<sup>25</sup> ») se voient consacrer une autre entrée dans le dictionnaire (certes aisément laissée dans l'ombre en raison de son improbable graphie), qui renvoie de façon ambiguë le référent à un passé révolu : « Czèches, nom qu'on donne quelquefois aux Tchèques, anciens habitants de la Bohême<sup>26</sup> ». Le cas polonais exige pour sa part un développement substantiel, la coexistence des traductions du nom, en polonais et en russe, se donnant d'emblée à interpréter comme le symptôme du drame de la scission :

Pologne, la Polska des Polonais, la Polcha des Russes. Ce nom a deux acceptions bien distinctes : géographiquement, historiquement, ethnographiquement, il désigne la vaste contrée où domina la race polonaise et que se partagent aujourd'hui la Russie, la Prusse, l'Autriche ; politiquement, administrativement, il ne s'applique plus qu'à la région la plus occidentale de l'empire russe, au pays enfoncé comme un coin entre la Prusse au N., l'Austro-Hongrie au S.<sup>27</sup>

Quant à l'entrée « Ruthènes », elle est plurielle, sans que le lecteur soit éclairé sur la variabilité des nominations qui semblent substituables les unes aux autres :

Ruthènes ou Petits-Russes ou Petits-Russiens, peuple de la famille slave qui fait partie du groupe russe, mais s'en distingue nettement par la langue et certains caractères anthropologiques<sup>28</sup>.

Le brouillard ne fait que s'épaissir quelques lignes plus loin, lorsque « ruthène » est présenté comme synonyme de « russe », comme semble le suggérer l'emploi du verbe « répondre à » :

25. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, 2<sup>e</sup> partie, article « Tchèques » (rédacteur non précisé), p. 942, 1<sup>re</sup> colonne.

26. *Ibid.*, Tome troisième, 1<sup>re</sup> partie, article « Czèches » (rédacteur non précisé), p. 483, 3<sup>e</sup> colonne.

27. *Ibid.*, Tome sixième, 2<sup>e</sup> partie, article « Pologne », rubrique « Géogr. » rédigée par O. Reclus, p. 984, 2<sup>e</sup> colonne.

28. *Ibid.*, Tome septième, 1<sup>re</sup> partie, article « Ruthènes », rédigé par Louis Leger, p. 432, 1<sup>re</sup> colonne, pour cette citation et la suivante.

Les principautés ruthènes ou russes (ruthène répond à *rusin*, russe) ont été, à dater du XIII<sup>e</sup> siècle, soumises à l'influence des Tatars, des Moscovites et des Polonais.

Le nœud du débat réside ici surtout dans l'acception et les variations du nom « russe », sur lesquelles nous reviendrons. Les exemples de ce vertige encyclopédique, qui n'est certes pas sans mystère ni sans charme, pourraient donc encore être multipliés : les noms, masqués, méconnaissables, apparaissent et disparaissent, relançant l'enquête, questionnant les identités, d'une façon qui peut apparaître comme ludique si l'on accepte de se perdre dans ces catalogues de noms redupliqués sans fin : Slaves / Slovaques / Slovènes ; Serbes / Sorbes / Sorabes / Sorobes...

L'encyclopédie se trouve convertie en un espace labyrinthique. Ainsi le nom « Serbe », donné aux supposés « vrais Serbes », à savoir ceux de Serbie<sup>29</sup>, désigne également une communauté ancrée dans la région allemande de Lusace. Elle répond elle aussi à plusieurs désignations, en fonction de la culture et de la langue des locuteurs :

Serbes de Lusace. Ce peuple, le plus petit de tous les peuples slaves, est appelé par les Allemands Wenden. Ils s'appellent en leur langue Srbi, et ce nom, identique à celui des Serbes du Danube, se retrouve dans celui d'un ancien peuple slave disparu, les Sorobes<sup>30</sup>.

La dimension mythique de cette quête onomastique transparait dans le fait que les débats font sans cesse resurgir les récits du passé, le nom des peuplades des origines, nourrissant le rêve de remonter jusqu'à la source, jusqu'à ces premiers Slaves, les supposés « vrais Slaves », fondateurs de la lignée.

Mais ce mythe se heurte à la réalité qui est, bien au contraire, celle d'une diversité difficilement conciliable. Le caractère composite, multiculturel de l'Europe centrale et orientale est un de ses traits définitoires les plus déterminants, ce qui se vérifie encore de nos jours. Cette multiculturalité est transcrite dans les noms, souvent composés (slavo-bulgare, serbo-slave, tchéco-slave, slovenique-horvatique...). Mais il peut sembler surprenant que la reconnaissance, nullement esquivée dans les articles, du métissage centre-européen, ne signifie pas l'abandon d'une quête du type racial le plus pur. Gobineau d'ailleurs ne fonde-t-il pas son *Essai sur l'inégalité des races humaines* sur le constat du mélange des races et des sangs ? La supériorité de la race « aryenne » à laquelle il croit s'inscrit, selon lui, dans un contexte de décadence des nations, due à ce métissage. La nomination « indo-européenne » elle-même, bien qu'elle indique, morphologiquement, une double origine, a pourtant servi les tenants de la pureté raciale – d'où la formule proposée par Maurice Olender : la « double mémoire<sup>31</sup> »

29. C'est ainsi qu'il faut comprendre la citation précédente sur les Serbes (voir référence note 23).

30. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, 1<sup>re</sup> partie, article « Serbe », p. 653, 2<sup>e</sup> colonne.

31. Maurice Olender, *la Chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire. 1978-2005*, Galaade Éditions, 2005, p. 90.

de l'histoire de l'idée indo-européenne. Le cas de la Bulgarie illustre ces tensions contraires. Au sein des Slaves, les Bulgares sont présentés comme un peuple hybride, du fait de leur histoire : ils seraient, est-il écrit dans l'article du *Nouveau Larousse illustré*, originaires de l'Oural, arrivés dans la région du Danube au Moyen Âge, « présent[ant] alors beaucoup de traits mongoliques ». Ces stigmates d'une origine étrangère ne se seraient pas perdus depuis, d'où la singularité d'un processus d'assimilation indéniable mais partiel, inabouti :

Depuis cette époque, ils ont été tellement pénétrés par les Slaves du Sud, qu'ils leur ont emprunté leur langue, tout en se modifiant au point de vue des caractères physiques et des mœurs. Cependant, il est encore facile de reconnaître les deux éléments qui ont donné naissance à la population bulgare : à côté d'individus offrant un teint, des cheveux et des yeux clairs, on en rencontre d'autres, trapus et vigoureux, au type brun, à la tête courte, au visage ovale, aux pommettes saillantes, aux yeux petits, au nez camard, aux mâchoires proéminentes, qui représentent l'élément mongolique<sup>32</sup>.

Cette aisance à reconnaître clairement deux éléments originels semble dans les faits assez douteuse, dans la mesure où la réalité du métissage tend à invalider la possibilité d'une répartition cloisonnée de deux types clairement distincts. Mais c'est peut-être justement un signe de la coexistence des discours, celui du métissage et celui de la pureté. Malgré le fait que les Bulgares se soient « slavisés », il serait encore possible de déterminer qui sont les Slaves d'origine, de démêler en quelque sorte les « vrais » des « faux », en quelque sorte des imitateurs. Il nous intéresse tout particulièrement de noter que la transition d'une identité à l'autre se fait par le biais de la langue : « ils leur ont emprunté leur langue ». Le changement d'idiome est un des vecteurs de la métamorphose, dans la mesure où parallèlement s'effectue une modification « des caractères physiques et des mœurs ». Mais cette métamorphose reste partielle, comme nous venons de le voir. La langue est de fait soumise à la même ambivalence, puisqu'elle contribue à fixer les identités tout en étant éminemment instable, ce que le processus de nomination met là aussi en lumière.

Le vertige taxinomique s'applique, en effet, pareillement au champ linguistique, la classification pouvant donner lieu à toutes sortes de ramifications, comme dessinées sur le célèbre arbre des langues de Schleicher. La langue slave semble pouvoir se décliner sans fin, les idiomes s'emboîtant les uns dans les autres, selon une logique généalogique (les langues mères et les langues filles) qui fait se croiser la métaphore végétale et la métaphore organiciste assimilant les langues à des êtres vivants. Celles-ci sont anthropologiquement soumises à la même pluralité, aux mêmes métissages que les hommes qui les parlent. Les interférences entre peuples laissent de fait des traces dans la langue, conférant à celle-ci un double statut : vestige des origines en même temps que produit de

32. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome deuxième, article « Bulgare » (rédacteur non précisé), p. 331, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> colonnes.

l'histoire écoulée. Elle nourrit la quête de la mythique première langue tout en étant en soi une preuve des rencontres ayant déterminé les évolutions linguistiques. Des transferts se produisent : « la langue se mêle d'éléments étrangers<sup>33</sup> », notamment sur le plan lexical (mots allemands en tchèque ou en polonais, mots turcs, grecs, albanais et roumains en serbe, mots polonais et allemands en kachoube, etc). L'Europe centrale et orientale s'affirme également sur le plan linguistique comme territoire de la multiculturalité.

Signe, entre autres, de la faible représentativité du modèle de l'État-nation monolingue dans les territoires centre-européens, dont les différents peuples étaient en ce tournant de siècle encore pour la plupart inclus dans des entités impériales supranationales : les développements consacrés aux langues slaves dans les divers articles font la part belle à l'énumération des très nombreux « dialectes » coexistants – d'où, de nouveau, une multiplicité de noms composés. Ainsi du polonais :

Il y a plusieurs dialectes polonais, le *grand-polonais* (environs de Posen, Gnesen, Kalisch), qui est la langue écrite des Polonais ; le *masourien* (environs de Varsovie) ; le *petit-polonais*, idiome très harmonieux, parlé en Galicie (Cracovie, Lemberg) ; le *polonais-lithuanien*, écrit par des poètes modernes tels que Mickiewicz, et le *polonais-silésien* ou *polonais-prussien*, qui contient de nombreux germanismes<sup>34</sup>.

Que penser d'une telle profusion de nominations ? Est-elle un signe de rigueur scientifique ? Ou traduit-elle, à l'inverse, la difficulté de classer les langues comme si elles étaient des objets clairement définis ? Patrick Sériot, rappelant que les langues et les nations ne sont pas des « objets naturels et distincts » et « ne ressortissent pas de l'évidence », souligne les implications politiques du nom de la langue. Il peut aisément être manipulé par les « traceurs de frontières<sup>35</sup> », devenant ainsi « un enjeu de lutte, un enjeu symbolique extraordinaire, capable de fabriquer une ontologie<sup>36</sup> ».

On voit que ce qui pose problème, dans une proposition de type « le macédonien c'est du bulgare », ou « le X c'est du Y », est le verbe être. Avec ce verbe on peut faire de l'autre avec du même (polonais et kachoube), on peut également faire du même avec de l'autre (macédonien et bulgare, ukrainien et russe). La différence entre le même et l'autre peut ainsi ne pas être une question d'observation, mais bien de construction discursive. Cela ne signifie en rien qu'elle est sans objet, mais que ses conséquences pratiques ont une assise nominale<sup>37</sup>.

33. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome sixième, 2<sup>e</sup> partie, article « Pologne », rubrique « Littérature » rédigée par M. Stryenski, p. 985, 3<sup>e</sup> colonne.

34. *Ibid.*, article « Pologne », rubrique « Langue » rédigée par M. M. Enoch, p. 920, 3<sup>e</sup> colonne.

35. Sériot, « La linguistique spontanée des traceurs de frontières », in *les Langues ne sont pas des choses...*, *op. cit.*, p. 99-123.

36. *Ibid.*, p. 117.

37. *Ibid.*, p. 120.

À cet égard le choix même du mot « langue » ou « dialecte » ne peut que difficilement se comprendre hors d'un contexte politique précis, assignant à une langue un statut dominant par rapport à une autre. Il n'est ainsi pas anodin, pour reprendre des exemples connus et évoqués dans les articles encyclopédiques, d'affirmer que le serbe et le croate sont deux langues distinctes ou qu'ils doivent être évoqués sous une étiquette commune, le « serbo-croate ». Nous développerons pour finir un cas également révélateur de ces enjeux, celui de la Biélorussie et du nom « biélorusse/ien ».

Si la nomination peut être créatrice d'ontologie, l'absence du nom, inversement, pose la question du refus, ou du moins du défaut de reconnaissance. Ce sont les « Grands-Russes » qui « constituent le vrai peuple russe », précise Georges Treffel dans *Le Nouveau Larousse illustré*, avant d'ajouter que « le Russe blanc ne diffère du Grand-Russe que par des caractères d'une importance secondaire<sup>38</sup> ». Ce n'est qu'en 1928, dans *Le Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, qu'une entrée est consacrée, en propre, au nom « biélorusse », ce qui pourrait n'être pas en soi illogique, dans la mesure où la proclamation de la République socialiste soviétique de Biélorussie date de 1919. Néanmoins, nous avons constaté, à travers les exemples précédemment cités, que des ethnonymes pouvaient être répertoriés de façon autonome dans le dictionnaire sans désigner pour autant les citoyens d'États-nations avérés. L'absence du nom « biélorusse/ien » dans les dictionnaires Larousse précédents (*Le Nouveau Larousse illustré* et le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*) tient en partie à la prédominance, pour la langue française, de l'utilisation du nom en traduction, comme le montre justement la définition du *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle* :

BIELORUSSE Adj. (du russe *bielo*, blanc, et de *russe*). Qualificatif employé parfois au lieu de *russe-blanc* ou *blanc-russe* (blanc-russien, blanc-ruthène)<sup>39</sup>.

Mais cette explication n'est pas suffisante car on remarque l'absence d'une entrée « Russie blanche » dans *Le Nouveau Larousse illustré*. D'autres raisons peuvent être avancées, telles que l'ambiguïté de l'attribution des noms « russe », « russe », « ruthène », « ruthénien »... La confusion est sans doute encore plus grande vue de France, touchant à des réalités peu familières pour le lecteur, et en constante mutation : ainsi le nom « ruthène » est progressivement abandonné au profit d'« ukrainien ». On ne peut enfin exclure qu'un rapport de pouvoir soit induit dans ces débats de nomination, et ce d'autant plus qu'une quasi-assignation sociale se superpose au nom du peuple, les habitants de Russie rouge et Russie blanche étant définis comme des paysans, à qui a été « imposé le dialecte de Moscou ».

38. *Le Nouveau Larousse illustré*, Tome septième, 1<sup>re</sup> partie, article « Russie », p. 425, 3<sup>e</sup> colonne. Georges Treffel est présenté dans la liste des principaux collaborateurs comme « ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire et de géographie ». Il avait rédigé le texte de l'*Atlas départemental Larousse (1913-1914)*, avant d'être tué dans la Somme en 1914.

39. *Le Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, en 6 volumes, publié sous la direction de Paul Augé, Tome premier, Paris, Librairie Larousse, 1928 (rédacteur non précisé), p. 697, 1<sup>re</sup> colonne.

L'enregistrement du nom « biélorusse » dans le dictionnaire en 1928, outre qu'il atteste donc d'une reconnaissance officielle du mot et de la chose, a une implication immédiate, puisqu'il éloigne, dans l'ordre alphabétique du dictionnaire français, le nom « biélorussien » de la tutelle des mots « russe » ou « russe-ien ». La reconnaissance est cependant partielle : le nom « Biélorussie » n'est en effet, pas répertorié. Le lecteur se trouve renvoyé à la consultation de l'article sur la Russie blanche, qui s'avère nettement plus ambivalent. Il y est en effet précisé d'emblée que « Le nom de *Russie blanche (Ruthénie blanche)* [...] n'a jamais désigné une unité politique ou géographique précise »<sup>40</sup>. Puis l'analyse linguistique du russe-blanc insiste sur son « caractère complexe, se rapprochant de l'ukrainien par certains traits et du polonais par certains autres », avant de conclure par un constat sans appel : « N'étant pas une langue de civilisation, le russe-blanc est en voie de régression, cédant peu à peu la place au russe à l'Est et au polonais à l'Ouest ». Paradoxalement, c'est donc au moment même où le nom (du peuple et de la langue) entre pleinement dans le corpus lexicographique que se trouve mentionnée sa probable éviction à venir. Le droit à une existence en propre, sur le plan lexicographique comme dans la réalité, ne s'acquiert donc pas si aisément...

C'est sur ce constat d'un balancement paradoxal quasi permanent que nous terminerons cette analyse lexicographique, au cours de laquelle nous avons vérifié la complexité du geste de nomination : le nom cache et dévoile, construit une identité en créant des frontières, tout en brouillant l'identification dans la mesure où il masque souvent un « plus d'un » toujours prêt à refaire surface. Le nom « slave » s'avère ainsi particulièrement fuyant : il est à la fois l'étendard de la « race » et de la construction panslaviste qui vise à affirmer l'unité du groupe, mais son unité même repose sur une pluralité, qui en fait certes la force, mais est susceptible également de la dissoudre dans une hétérogénéité « suspecte », car ouvrant les vannes à « l'élément non-slave ». La rêverie sur la pureté originelle se donne d'emblée à comprendre comme fictive, tirant les discours lexicographiques vers le mythe, et brouillant l'identification univoque que nous avons tendance à associer à la nomination. Étudier les noms, hier comme aujourd'hui, nous fait basculer dans un vertige identitaire propice, dans le meilleur des cas, à nourrir l'imaginaire, mais également susceptible de déstabiliser et d'encourager les replis frileux et les réflexes nationalistes.

40. *Le Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, Tome sixième, 1933, article « Russie blanche », pour cette citation et la suivante, rédigé par H. Grappin, p. 92, 1<sup>re</sup> colonne. Le slaviste Henri Grappin (1881-1956) était spécialiste de la Pologne, et enseignait à l'École des langues orientales.